L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 7 DECEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 7 DECEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

La femme s'en va, J. Gentil ; *Rêveries*, François Tujague ; *Les leçons de la tombe*, histoire sentimentale ; *La jarretière de la mariée*, récit gai ; *Jean Richepin à Emile Augier*, poésie ; *Emilio Castelar*, notice biographique avec portrait ; *Un souvenir d'enfance*, Alexandre Amaury ; *Sambo à Chicago*, Flash ; *Notes Mondaines* ; *Le rôle de la Cavalerie française*, Général Du Barail ; *Notes d'album*, etc.

La Grande Plaie de la Nouvelle-Orléans.

Voici qu'il est question, de nouveau, du pavage de la Nouvelle-Orléans. Le fait est que notre bonne ville en a grand besoin. Nos chaussées sont dans un état pitoyable et nos trottoirs, dans un état beaucoup plus lamentable encore. Il n'est pas de cité d'une importance quelconque qui ne soit, à cet égard, cent fois mieux partagée que la nôtre. Qu'il y ait nous ne dirons pas beaucoup, mais presque tout à faire, personne n'en doute ; il faudrait avoir perdu tout-à-la-fois le sens commun et le sens patriotique pour s'opposer à une pareille réforme.

Pourquoi faut-il que toutes les fois qu'il s'agit d'une entreprise d'utilité publique, tout le monde, ici, secoue la tête en signe d'incrédulité et, par habitude, presque d'instinct, s'attende à quelque spéculation bien véreuse ? Cependant, après les scandales qui viennent d'éclater et les poursuites qui en ont été le résultat, nous supposons qu'il ne s'agit plus d'un "job," qu'il n'y a plus un "Hart" quelconque qui se tient dans la coulisse, prêt à happer quelques centaines de mille dollars, moyennant quelques légers pots-de-vin, adroitement distribués, à droite et à gauche. C'est un métier qui devient dangereux. Il ne s'agit donc plus que de montrer un peu de bonne volonté, un peu de sagacité, pour mener l'œuvre à bien.

On nous dit que le Conseil Municipal étudie, en ce moment, les différents systèmes de pavage et les différentes qualités d'asphalte qui conviennent le mieux à la Nouvelle-Orléans. Le malheur est que les trois quarts sinon les neuf-dixièmes de ceux qui se mêlent de ces choses, n'y entendent à peu près rien. En supposant qu'ils soient à l'abri de toute espèce de tentation, leur bonne foi peut être surprise, à tout moment, par des charlatans ou d'indignes exploiteurs. Pour être à peu près sûr de faire un bon choix, il faudrait qu'il fût nommé, en dehors des politiciens du Conseil, un comité composé d'hommes compétents, d'hommes du métier, sachant distinguer, par exemple, tel asphate de tel autre, exposer les mérites de celui-ci ou de celui là, et pouvant rendre une décision en connaissance de cause. Autrement, on s'expose, à tout moment, à de tristes mécomptes, à dépenser, en pure perte, l'argent des contribuables.

Faut il le dire ? La grande question, en pareille matière, n'est pas précisément de faire du nouveau, mais de savoir réparer ce que l'on a, à mesure que les défectuosités se produisent, avant qu'elles ne soient nuisibles, dangereuses, et que leur réparation devienne ruineuse. Aussi, peut-on affirmer que le meilleur pavage est celui qui est le mieux entretenu. Les chaussées, les trottoirs sont, certainement, dans toute ville bien peuplée, ce qui supporte le plus de fatigue. Tout ce dont on use, s'use, dit le proverbe. Les réparations du pavage sont donc une partie intégrante du pavage ; il faut, en l'établissant, prendre en considération les moyens que l'on a de le réparer. Si ces moyens sont faciles et peu coûteux, on peut hardiment les choisir. Il est probable que l'on n'aura pas à s'en repentir, plus tard.

C'est, en partie, ce qui a fait, presque partout, adopter l'asphalte, même pour les chaussées. Nous ne connaissons pas de plus détestable pavage que celui de la brique. Mais faites-en une solide maçonnerie, bien cimentée, et recouvrez cette maçonnerie d'une épaisse couche de bon asphalte, vous aurez un pavage d'une solidité à toute épreuve. Il y a plusieurs systèmes de ce genre d'une application facile et peu coûteuse.

C'est surtout le trottoir qui, à la Nouvelle-Orléans, réclame une réforme complète ; il cause des milliers d'accidents qui se reproduisent à chaque instant, non-seulement la nuit, mais en plein jour. Il est la terreur des étrangers ; ils fuient la Nouvelle-Orléans à cause de ses abominables trottoirs qui sèment comme à plaisir les pièges sous les pas du promeneur ou du travailleur forcé de se déplacer pour ses affaires. Le trottoir est la grande plaie de notre pauvre ville, qui ne se relèvera pas de ses ruines, tant qu'on n'y donnera pas la sécurité au passant.

Le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur.

Une dépêche de Paris nous annonce que le général Léopold Claude Etienne-Jules-Charles Davout vient d'être nommé Grand chancelier de la Légion d'Honneur.

Né à Escolives, le 9 août 1829, le général est le petit-neveu du maréchal du premier Empire, créé duc d'Auerstaedt, le 2 juillet 1808 ; titre éteint en 1833 et rétabli en faveur du nouveau grand chancelier, le 17 septembre 1864

Le général Davout entra à l'Ecole militaire de Saint Cyr le 2 décembre 1867, et en sortit dans l'armée de l'infanterie avec le grade de sous-lieutenant. Nommé successivement lieutenant le 29 février 1852, capitaine le 25 juin 1856, major le 19 juin 1859, lieutenant colonel le 27 décembre 1865, il commanda en second le 11e régiment d'infanterie et fut promu colonel le 12 mars 1870.

Fait prisonnier pendant la guerre et emmené en Allemagne, il prit part aux opérations du second siège de Paris, et, particulièrement apprécié par M. Thiers, il obtint le grade de général de brigade le 24 juin 1871. Il commanda alors la 2me brigade de la 1ère division du 2me corps de l'armée de Versailles, et fut un des officiers généraux qui inaugurèrent le système du passage successif au commandement de différentes armées.

En effet, il fut mis à la tête de la 13e brigade d'artillerie du 13me corps d'armée, qu'il commanda jusqu'à sa nomination au grade de général de division, le 25 septembre 1877. Il reçut alors le commandement de la 13e division d'infanterie dans le 7e corps d'armée. Le général Gresley, nommé ministre de la guerre, l'appela aux fonctions de chef d'état-major général, le 24 janvier 1879, en lui donnant pour sous chef le général Fay. Peu après, il était nommé commandant de la 10e division d'infanterie, puis il était appelé par décret du 17 août 1880 au commandement du 10e corps d'armée à Rennes.

En avril 1884, il passa au commandement du 19e corps d'armée à Alger, et le 15 février 1885, à celui du 14e à Lyon, avec le titre de gouverneur militaire de cette place. Depuis 1888, il est membre du conseil supérieur de la guerre. A la suite des grandes manœuvres de l'Est, dans l'automne de 1891, qui eurent une importance et un éclat extraordinaires, la médaille militaire lui fut conférée, en même temps qu'au général de Galliffet, par le décret du 17 septembre, qui rappelait ses titres et ses services. Chevalier de la Légion d'honneur, le 27 décembre 1861, il a été promu officier le 5 septembre 1870, commandeur le 27 avril 1871, grand officier le 12 juillet 1880 et grand croix le 12 juillet 1887.

M le duc d'Auerstadt, qui passe pour un officier instruit et laborieux, a publié un important *Projet de réorganisation militaire*.

UN LION TRÉPANÉ

Un chirurgien américain, M. Cravines, vient de pratiquer sur un lion, de passage à Atlanta, l'opération du trépan.

Le noble animal s'était pris de querelle avec la compagne qui partageait sa cage et avait reçu d'elle un coup de griffe qui lui avait rompu quelques os du crâne.

M. Cravines jugea que l'intervention de l'art était nécessaire.

Il fit endormir son patient par le moyen de bonnes doses d'éther, puis pénétra dans la cage avec cinq assistants qui, pour plus de précautions, lièrent fortement le lion : celui-ci ne donna aucun signe de colère pendant qu'on lui ouvrait le crâne et, lorsqu'on le lui referma, il marqua sa satisfaction par un mouvement cadencé de queue.

LE PREMIER AMOUR
—DE—
LECONTE DE LISLE.

C'était dans un "beau pays tout rempli de fleurs, de lumière et d'azur", à Saint-Paul de Bourbon.

Charles Leconte de Lisle se rendait un dimanche matin à l'église ; des groupes de dames et de jeunes filles passaient à ses côtés, le long d'une large chaussée plantée de tamarins et de bois-noirs à touffes blanches. Leurs caméristes noires portaient leurs livres et leurs éventails de plumes, et tout ce cortège vert, blanc, rose et bleu ondulait autour de lui sans qu'il y prit garde.

A quoi pensait-il ? Il avait seize ans ; il ignorait encore "qu'il existât des anges". Que regardait-il distraitement ? Deux sénégalis entrelaçant "la cendre nacrée de leurs ailes", une de ces larges araignées rouges qui tissent de l'argent aux feuilles des tamarins, la brume des montagnes peut-être ? Peut-être qu'il ne pensait à rien et qu'il marchait sans rien voir !

Il entra dans l'église ; la messe commençait. Tout à coup, parmi la foule "brillante et peu attentive," un chapeau de paille à roses blanches et à rubans cerise, penché sur un livre, fixa son attention. Quand le chapeau se releva (et les cinq minutes de pieuse lecture semblèrent un siècle au jeune homme), un si radieux visage lui apparut qu'incapable de se maîtriser, après un instant d'affaissement et de larmes, il s'enfuit de l'église et courut au bord de la mer.

Charles Leconte de Lisle était amoureux pour la première fois.

" Amoureux de la plus délicieuse peau orangée qui fût sous la zone torride ! Amoureux de cheveux plus noirs et plus brillants que l'aile d'un matin de la montagne ! Amoureux de grands yeux plus étincelants que l'étoile de mer qui jette un triple éclair sous la houle du récif, et tellement amoureux " qu'il tomba malade dès le soir même !

Ce fut une crise grave. Il ne voulait ni boire ni manger, il ne parlait à personne ; il était devenu pâle " comme un poète. " Cela dura huit jours. Au bout de ce temps, une envie folle le prit de retrouver son chapeau de paille à roses blanches et à rubans cerise. Il monta à cheval et galopant, il essayait de faire des vers !

" Si le soleil du paradis s'est joué doucement sur tes lèvres roses, ô mon âme, je sais un soleil plus doux encore : le connais-tu ?

" Si quelque ange a mis dans ton sourire un souffle plus limpide et plus parfumé que la senteur de la myrrhe, je sais un souffle qui donne des ailes pour le ciel : le connais-tu ?

" Si la nuit éblouissante a couvert tes cheveux noirs de son ombre divine, je sais un voile plus discret et plus beau : le connais-tu ?

" Ce doux soleil, ce voile discret et beau, ce souffle céleste, ô mon âme, c'est l'amour ! "

A peine avait-il achevé la dernière strophe de son poème en prose qu'il aperçut venir à lui " un beau manchy porté par huit esclaves. Il faisait une légère brise qui en soulevait de temps à autre le rideau de soie bleue."

Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant dans le manchy son chapeau de paille à roses blanches et à rubans cerise !

Le chemin était étroit. L'admiration et la surprise avaient cloué sur place le jeune amoureux ; au cri qu'il poussa, les nègres s'arrêtèrent et posèrent le manchy à terre en prévenant leur maîtresse qu'un jeune blanc les empêchait d'avancer.

—Louis, cria une voix aigre, fausse, perçante, saccadée, méchante et inintelligente, si le manchy n'est pas au quartier dans dix minutes, tu recevras vingt-cinq coups de chabouc, ce soir ! !

Le commandeur noir donna l'ordre de passer outre, mais Leconte de Lisle était descendu de cheval et, apostrophant le chapeau de paille :

—Madame ou mademoiselle, lui dit-il, la voix que je viens d'entendre est-elle bien la vôtre ?

—Laissez-moi passer, monsieur ! Quant à Louis, il aura, ce soir, ses vingt-cinq coups de chabouc.

Le jeune homme s'écarta et, tendant la main, comme pour un serment, vers ce beau corps qui n'avait pas d'âme :

—Madame, je ne vous aime plus !

Un éclat de rire fut la seule réponse du chapeau de paille à roses blanches et à rubans cerise.

Tel est le récit " naïf mais véridique," c'est le Leconte de Lisle lui-même qui l'a écrit, du *premier amour en prose* de celui qu'on appelle un impassible.

Ce qu'il a fait de ce premier amour *en vers*, les admirateurs du *Manchy* le savent.

Est-ce vraiment pour cette *peau orangée* que le Maître a écrit ce ravissant poème ? Est-ce de cette *voix aigre* qu'il parle en maint endroit de son œuvre avec un attendrissement qui persiste ? La jeune fille du Manchy en prose est-elle la jeune fille du Manchy en vers ? N'y eut-il que cette rencontre ? L'amour en prose, tel que je viens de le raconter, en suivant pas à pas le récit de Leconte de Lisle et parfois en le copiant même, est-il le véritable amour que la poésie est venue idéaliser ?

" Trois jours après, écrit Leconte de Lisle, j'étais à la cime du Grand-Bénard, l'immensité autour de moi. Là, je pleurai la fuite de *mon premier amour en prose* que j'écrivis en vers sur le tronc d'un ébénier blanc."

L'ébénier blanc du Grand-Bénard a-t-il gardé les empreintes sacrées ? Du moins, dans la mémoire de tous, que la poésie dise la vérité ou soit mensongère, vivront à jamais les beaux vers où le Maître a chanté.

Le charme de des premiers rêves.

LA QUESTION DU NEZ.

Trois hommes de lettres, MM. Georges Rodenbach, Léopold Bernard et le docteur Cabanès semblent n'être donné le mot pour ouvrir une enquête, qui aurait eu un grand retentissement en été, à Paris quand les Chambres chôment et que le fait divers est rare, sur l'importance du nez en littérature. Entendons-nous. Il ne s'agit pas du nez furetant des reporters ou des actualités, non plus du flair de l'artilleur. Il s'agit du nez en soi, si j'ose m'exprimer ainsi, de cet organe décrié par de mauvais plaisants, pour peu qu'il s'étale trop complaisamment au milieu de la figure du voisin, du nez considéré comme une fenêtre ouverte sur les odeurs bonnes ou mauvaises. Quel rôle les maîtres du roman contemporain ont-ils attribué à l'odorat ? Tel est le problème posé.

Est-il besoin de démontrer combien la réhabilitation du nez viendrait à son heure ? A une époque où la science a tant fait pour l'étude du fonctionnement de nos autre sens, où l'on ignore encore comment notre nerf olfactif reçoit ses impressions. Vibre-t-il sous l'influence d'ondes ou est-il chatouillé par des minerbes ? Mystère ! D'autre part, tandis qu'un art, s'est formé pour les délices de chaque sens, la musique, la peinture, la cuisine, le nez, le pauvre nez est livré à l'exploitation d'affreux mercantis qui, sous le nom de parfumeurs, abusent de son innocence.

Les guet-apens auxquels il est exposé quotidiennement, au détour de chaque rue, surtout pendant la saison chaude, font que bien des gens considèrent l'odorat, non comme un privilège, mais comme une infirmité.

Pour un seul *Te Deum*, que de *De profundis* !

Pour une rose rencontrée, que de poisons frits et de fromages ! Le nez !..... Mais on y renoncerait volontiers si cet appendice ne servait à fixer les lorgnons et à consolider les lunettes.

Etonnez-vous, après cela, que son éducation ait été aussi négligée à travers les siècles ! Qui jamais se serait avisé de lui apprendre à monter des gammes ou à distinguer des nuances ? On a fabriqué des jumelles pour ceux qui sont sourds des yeux et des cornets acoustiques pour ceux qui sont aveugles des oreilles. Mais les gens simplement myopes du nez bénissent le ciel et passent leur chemin sans demander la construction de lunettes d'approche, ou de cornets enregistreurs.

Eh bien ! il paraît qu'ils ont tort ; car le développement de l'odorat leur rendrait de grands services, surtout s'ils se destinaient à la carrière des lettres. Les enquêteurs dont j'ai parlé plus haut le prouvent par l'exemple de MM. de Goncourt, Pierre Loti et Emile Zola, les trois nez les plus développés, à leur dire, de la littérature contemporaine.

"L'odorat, dit le docteur Cabanès, acquiert chez Goncourt des fonctions presque anormales, tellement elles sont grandies, nous dirons presque hypertrophiées. Mais ce qui rend son cas attachant, c'est qu'il y faut un état morbide : le sens de l'odorat, chez Goncourt, acquiert une force singulière dans un accès de migraine."

Rodenbach s'est plus particulièrement attaché au nez de Pierre Loti. "C'est, dit-il, un nez busqué et embusqué ; un nez de proie qui hume, devine, attire toute senteur éparse, la captive, la différencie ; et c'est ainsi, en ce joli livre, *le Mariage de Loti*, quand il nous promène avec Karaho dans les nuits voluptueuses de Tahiti, que nous percevons vraiment l'odeur des sexes et des plantes en route vers les étoiles."

Quand à Léopold Bernard, il s'est taillé la part du lion en traitant du nez de M. Emile Zola.

"Ce nez, dit-il, est en pleine lumière au centre du visage ; il est fort, charnu, élargi, percé de deux grosses narines qui semblent frémir et humer l'air où elles baignent. Rien qu'à voir ce nez puissant, aux ailes dilatées, on s'explique les descriptions prestigieuses du Paradou, la famouse symphonie des camemberts et tant d'autres concertos d'odeurs non moins étourdissante bien que moins connus." En effet, l'auteur des *Rougon-Masquart* ne se borne pas à noter les sentiers des objets dont le propre est d'exhaler comme celui de l'opium de faire dormir. Les choses inanimées, les vertus et les vices eux-mêmes acquièrent sous sa narine un parfum *sui generis*

" Pour Zola, le signalement d'un objet ou d'un individu n'est complet que s'il a noté d'un mot expressif l'odeur qu'il exhale. Que Mouret entre dans la chambre de l'abbé, il ne tardera à trouver qu'il y respire une odeur particulière, une odeur de prêtre, un homme autrement fait que les autres. L'abbé Mouret, de son côté, pénétrant dans la maison en ruines de Jeanbernat, sera pris à la gorge par une *odeur de damnation*."

Quant à ces quelques exemples, pris parmi cent autres non moins typiques, nos lecteurs comprendront-ils enfin dans quelle regrettable torpeur ils ont laissé jusqu'ici leur odorat ? Les joies de la vie sont assez clairsemées pour qu'on n'en néglige aucune. Evidemment, dit en terminant Guy Tomel, ils ne réussiraient pas dès le début à percevoir les odeurs de damnation ; mais avec un peu d'entraînement, ils parviendraient à démêler des symphonies qui, pour l'heure, ne leur procurent, sans compensation, que la migraine de Goncourt.

UN CAS EXTRAORDINAIRE.

Dans le Limbourg, on signale l'existence d'une jeune fille qui, depuis 216 jours, n'a pris ni boisson ni nourriture, et qui cependant se porte bien, à ceci près qu'elle garde le lit depuis le 3 janvier. Les médecins consultés parlent, les uns d'hystérie, les autres d'auto-suggestion, d'hypnotisme. Le 17 avril, elle a pris pour la dernière fois un peu d'eau et de vin ; et, depuis, elle n'a rien pris. Du moins les parents l'affirment, les voisins la croient et les médecins, dont un docteur belge, ancien élève de Charcot, essayent de l'expliquer. Le cas est assez rare pour être qualifié d'extraordinaire.

MARIE-CHRISTINE.

La reine douairière Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, est née le 21 juillet 1858, et a épousé le roi Alphonse XII, à Madrid, le 29 novembre 1879.

Le 25 novembre 1885 elle était proclamée reine régente, à la mort de son époux. Son fils, Alphonse XIII, est né le 17 mai 1886. Il devenait roi sous la régence de sa mère le jour même de sa naissance.

La police à Londres.

Le rapport sur le fonctionnement de la police de Londres pendant l'année 1894, a été publié récemment. La police métropolitaine se compose de 27 surintendants, 542 inspecteurs, 1,629 sergents et 11,299 constables, et coûte 1,276,518 livres, soit en chiffres ronds, 32 millions de francs. Le nombre total des crimes et délits dénoncés ou constatés a été de 20,970, ayant donné lieu à 14,902 arrestations. Il y a eu 384 vols avec violences sur la voie publique, ayant donné lieu à 152 condamnations, 1,528 vols dans des maisons d'habitation et 738 dans des boutiques. Il y a eu aussi 13 assassinats, dont pour 12 les auteurs ont été découverts. Pour une agglomération de près de six millions d'habitants c'est un magnifique résultat. A Paris, le budget de la préfecture de police est de 27 millions de francs. L'étendue de la ville est moins considérable, il n'y a pas le port dont les arrivages apportent chaque jour un contingent de bandits de tous les pays du monde, et cependant il y a 42,000 arrestations par an, ce qui n'empêche pas que la cour d'assises n'ait à juger bon an mal au 150 crimes contre les personnes et 200 contre les propriétés.

EGYPTE.

Le *Times* tient de son correspondant du Caire les renseignements que voici :

Une convention relative à l'esclavage a été signée dernièrement entre l'Egypte et la Grande Bretagne. Elle reproduit les termes du projet original rédigé par lord Cromer après consultation avec sir J. Scott, conseiller judiciaire anglais. M. Gorst, le conseiller anglais du ministère de l'intérieur, et M. Chapmann, le directeur du bureau de la traite. Elle est accompagnée d'une loi qui entrera en vigueur après sa ratification par le conseil législatif indigène et qui inflige des peines plus considérables qu'auparavant pour les mauvais traitements, la vente, l'achat ou le transport des esclaves.

L'article 5 de la convention déclare que tout esclave sur le territoire égyptien a droit à une pleine et complète liberté et peut demander ses lettres de franchise quand bon lui semble.

Le redresseur d'ivrognes.

Londres n'a rien à envier à notre ville en ce qui concerne les métiers bizarres : nos chasseurs de chauves-souris pour naturalistes, nos dégraisseurs d'égoût pour fabricants de savon, nos pêcheurs de bouchons flottants et notre classique ramasseur de mégots sont dépassés par le professionnel londonien qui porte le titre de " redresseur d'ivrognes."

Ce que nous savons des habitudes d'intempérance de nos voisins d'outre-mer, prouve d'ailleurs que la profession de " redresseur d'ivrognes " n'est point là-bas une sinécure.

Le " redresseur d'ivrognes " parcourt les rues de Londres jour et nuit, armé d'un petit flacon d'ammoniaque, à la recherche du gentleman ou de la lady dont les libations excessives ont rendu la démarche chancelante. A peine a-t-il aperçu un passant déviant quelque peu de la ligne droite que notre homme se précipite, prodigue ses soins (on sait que l'ammoniaque chasse l'ivresse) et.... reçoit son salaire si l'ivrogne a des remords, ou des coups de pied quelque part s'il a, au contraire, des regrets.

Le " redresseur d'ivrognes " londonien gagne ainsi, en moyenne, de quatre à cinq shellings par jour.

Le métier, on le voit, est lucratif, mais il ne s'exerce pas sans risques ; car, contre les mauvais traitements que l'homme à l'ammoniaque peut recevoir, au lieu d'un salaire, des ivrognes récalcitrants, il est traqué par la police, qui réprime impitoyablement les tentatives d'une cure aussi dangereuse que celle à laquelle il se livre souvent avec trop peu de précautions.

On a parfois trouvé, en effet, gisant dans les rues de Londres, des ivrognes trop radicalement guéris de leur vice.

DEPECHES
Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

LETTRE
—DE—
CONSTANTINOPLE,

Saïd Pacha à l'Ambassade d'Angleterre.

Le Sultan furieux contre l'ex-Grand-Vizir.

CE DERNIER A DE LA MÉFIANCE.

Les intrigues de palais déjouées par la finesse du Président du Conseil d'Etat.

SITUATION CRITIQUE.

LA FERMETE DE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

Réunion des Ambassadeurs des Puissances chez M. Cambon.

LE CONCERT EUROPÉEN.

Les Missionnaires américains de Césarée.

CRAINTES A LEUR SUJET.

Deux notes de M. Terrell à la Porte.

Acte héroïque d'une Américaine.

A ZEITOUN.

Constantinople, 5 décembre, par voie de Sofia, Bulgarie, 6 novembre—Le trait principal de la situation politique, aujourd'hui à Constantinople, est le refuge de Saïd Pacha, président du conseil et ancien grand vizir, et de son fils âgé de douze ans à l'ambassade d'Angleterre.

Une enquête sur cette affaire a démontré le fait que le sultan a envoyé à Saïd Pacha un messager spécial pour l'inviter à occuper le Chalet, dans l'enceinte de Yildiz Kiosk, occupé autrefois par Midhat Pacha, ancien gouverneur de la Syrie et plus tard gouverneur de Smyrne, jugé comme suspect de complicité dans le meurtre du sultan Abd-Ul-Aziz.

Connaissant parfaitement la signification d'une telle invitation, Saïd Pacha a refusé. On ajoute que cette réponse a fait prendre au Sultan des mesures pour l'arrestation de l'ancien grand vizir, que les fonctionnaires du palais supposent à la tête des intrigues pour la déposition du sultan actuel en faveur de l'ex-sultan Mourad, maintenant enfermé dans la prison de Yildiz Kiosk, depuis 1876, quand le conseil des ministres l'a déclaré en démence.

Abd-Ul-Hamid croit, semble-t-il, que Saïd Pacha essayait d'influencer le conseil d'Etat pour le faire déclarer comme faible d'esprit. Cette idée a rendu le Sultan tellement furieux qu'il a résolu d'écarter Saïd à tout prix.

Peut être n'a-t-il pas conçu le plan de le faire assassiner immédiatement, mais chacun sait que s'il eut consenti à se rendre au Chalet de Yildiz Kiosk, le président du Conseil d'Etat eut été retenu prisonnier pendant longtemps, ou que la nouvelle de son suicide eut été répandue un de ces matins.

En dehors du fait qu'il suspecte Saïd Pacha de désirer sa déposition, le sultan a été conduit à croire que l'ancien grand-vizir n'a pas fait de bien grands efforts pour engager les Puissances à retirer leur demande de navires de guerre additionnels.

On a fait remarquer au sultan que si l'influence de Saïd Pacha avait été assez forte pour décider le rappel du navire anglais de l'entrée des Dardanelles, cette mesure eut été suffisante, en vue de la tranquillité régnant à Constantinople et des efforts tentés pour rétablir l'ordre dans les provinces, pour persuader les puissances de retirer leur demande de navires additionnels.

C'est en vain que le Pacha a déclaré avoir fait son possible en la circonstance le Sultan n'a pas voulu exécuter ses explications et l'a chassé de sa présence, comme Tewfik Pacha, ministre des affaires étrangères, il y a quelques jours, en l'accusant de trahison.

Après le départ de Saïd Pacha, les conseillers d'Abd-Ul Hamid n'ont pas perdu un seul instant pour lui donner à entendre que le président du Conseil d'Etat était un dangereux ennemi devant être chassé promptement du pouvoir pour le mettre dans l'impossibilité de nuire d'autre mal.

Ces réflexions ont fait une grande impression sur le sultan. Mais Saïd Pacha est un trop grand personnage pour être arraché de son palais par la police ou des soldats, et quelqu'un a émis l'idée de l'attirer une fois de plus dans l'enceinte de Yildiz Kiosk par l'offre du poste de grand-vizir [illegible] de grand-vizir [illegible] les coutumes de Yildiz Kiosk pour se laisser prendre à une telle amorce.

Il a opposé un refus poli à la proposition du poste de grand-vizir, et c'est alors qu'on l'a engagé à s'installer dans le Chalet.

Mais il a refusé cette dernière offre tant que "l'état de choses gouvernemental actuel ne sera pas changé" ; et quand il a appris que le sultan, énervé jusqu'au désespoir par les insinuations des courtisans, avait résolu de le faire arrêter, et il n'a pas hésité un seul instant à se placer sous la protection de Sir Philip Currie.

C'est alors qu'on a appris que, pendant les négociations, Saïd Pacha avait été retenu, à une occasion, si longtemps au palais, que ses amis, qui craignaient son arrestation depuis plusieurs semaines, avaient demandé des conseils aux ambassadeurs.

Personne à Constantinople ne doute que Saïd Pacha n'ait eu de bonnes raisons pour se mettre sous la protection du représentant de l'Angleterre, et la situation est reconnue dans tous les cercles comme extrêmement critique.

Dès que le sultan fut informé de la démarche de Saïd Pacha, il devint furieux et tenta à plusieurs reprises d'engager le fugitif à réintégrer sa résidence.

Tewfik Pacha et les autres ministres furent envoyés à l'ambassade où, au cours d'un long entretien avec Saïd, ils firent toutes les promesses possibles au nom du sultan. Mais tous les efforts pour décider le pacha à quitter l'ambassade n'obtinrent aucun résultat, et il refusa formellement de mettre le pied hors de son asile.

Plus tard, Tewfik Pacha a fait une démarche auprès de Sir Philip Currie, et lui a demandé d'engager Saïd Pacha à retourner chez lui.

Le messager du sultan a fait ressortir que l'acte du président du conseil d'état pouvait avoir un très mauvais effet sur la population de Constantinople et causer des troubles sérieux.

Mais tous les arguments n'ont eu aucun effet sur sir Philip Currie qui, après avoir écouté tranquillement tout ce que lui a dit son interlocuteur, a poliment déclaré qu'il ne pouvait intervenir dans la question. Il a ajouté que Saïd Pacha avait demandé asile et que sa demande avait été acceptée, et que l'affaire se terminait à ce point pour l'ambassadeur d'Angleterre.

Les ambassadeurs se sont alors réunis chez l'ambassadeur de France, M. Cambon, pour examiner la situation.

Les rumeurs habituelles au sujet de la dislocation du concert des puissances courent aujourd'hui, et il est donné à entendre que le sultan semble devoir triompher une fois de plus dans sa lutte contre la question des navires additionnels demandés, car il y a peu de chances de la retraite de la France et de la Russie.

Cette rumeur n'a pas attiré beaucoup l'attention par suite du fait qu'elle a été mise plusieurs fois en circulation par les fonctionnaires du palais en ces dernières semaines.

La situation dans les provinces semble ce soir alarmante, malgré les assurances données par le gouvernement turc.

Le ministre des Etats Unis, M. Terrell, n'a reçu aucune réponse des missionnaires américains de Césarée, à qui il a télégraphié immédiatement après avoir appris des désordres dans cette ville.

Cette absence de nouvelles a considérablement augmenté les craintes du représentant des Etats Unis et des missionnaires américains réfugiés à Constantinople.

M Terrell a adressé deux notes à la Porte. Dans l'une d'elles il demande le rappel, l'arrestation et la punition du commandant des troupes turques à Marash, pour n'avoir pas protégé les bâtisses de la mission américaine dans cette ville.

Il a demandé, de plus, la punition des soldats qui ont pris part au pillage des propriétés américaines.

La seconde note établit que la conduite des calmakans d'Aintab et de Marsovan, du mutessarif d'Amassia et du colonel des troupes turques de Marsovan est digne d'être loué hautement, et elle ajoute qu'il a mûr humainement et hardiment agi pendant les émeutes.

Mademoiselle Mary E. Brewer, une missionnaire américaine de Sivas, a accompli un acte d'héroïsme.

Au plus fort des massacres à Sivas, malgré le grand péril auquel elle s'exposait, Mlle Brewer s'est rendue en compagnie d'un cavass, et a traversé la place des troubles dans le but de sauver les femmes arméniennes au service des missionnaires. Elle a ensuite gagné le consulat.

D'après avis de Marash disent que les Arméniens tiennent toujours Zeitoun contre les troupes russes. On ajoute que ces insurgés sont des Russo-Arméniens et que des batailles sanglantes devront être livrées avant la prise de la ville.

Blocus forcé.

Presse Associée.

New York, 3 décembre—Une dépêche spéciale de la Havane dit qu'un navire chargé d'armes et de munitions pour les rebelles a forcé le blocus et a réussi à débarquer sa cargaison près de Mariel.

Les taxes sur le sucre en Russie.

Presse Associée.

St-Pétersbourg, 6 décembre—Le Tsar a sanctionné la loi sur le sucre par laquelle, en plus des taxes ordinaires, une surtaxe est imposée sur tous les produits excédant une certaine quantité au moment où ils sont placés sur le marché. Cette surtaxe n'est pas imposée aux produits exportés.

Afin de neutraliser l'effet de ce nouvel impôt, des magasins pour les sucres seront construits dans toutes les usines.

Election en Irlande.

Presse Associée.

Dublin, 6 décembre—M. William E. H. Lecky, L. L. D., D. C. L., l'historien bien connu, a été élu à la Chambre des Communes par la circonscription de l'Université de Dublin en remplacement du très honorable David R. Plunket, le conservateur élevé à la pairie.

Les suffrages se sont répartis de la façon suivante : Wm. E. H. Lecky, libéral-unioniste, 1,758 ; M Wright, conservateur, 1,008 ; majorité libérale-unioniste, 750.

C'est un siège de gagné pour le parti. Le conservateur avait été élu sans opposition aux dernières élections.

Navigation interrompue.

Presse Associée.

[illegible]

TOLSTOI.

Le grand écrivain russe déclare fausse une dépêche du Central News.

Le *Chronicle* publie aujourd'hui une lettre de la Société des Amis de la Liberté en Russie niant la véracité d'un rapport fait par le Central News le 19 août dernier, annonçant que les casernes de Toula, chef-lieu du gouvernement russe de ce nom, avait été détruites par les nihilistes au moyen de la dynamite.

Tolstoï, qui est propriétaire de terres dans cette province et qui connaît parfaitement la ville de Toula, écrit que la dépêche de l'agence du Central News est une pure invention du commencement à la fin.

L'Exposition de Genève.

Presse Associée.

Washington, 6 décembre—L'exposition nationale suisse, qui doit s'ouvrir à Genève le 1er mai 1896 et durer jusqu'au 15 octobre suivant, promet d'être intéressante au sujet des découvertes nouvelles et de surpasser toute exhibition depuis celle du centenaire à Chicago.

Un exposé complet du projet est donné par le consul des Etats-Unis à Genève, M. Ridgeway, dans un rapport au gouvernement de Washington.

Il dit que les résidents suisses d'Amérique sont invités à exposer.

Probablement parce que le maire de Genève, M. Turettini, un des plus distingués ingénieurs électriciens de l'Europe, est le président de l'exposition, l'électricité tiendra une place qu'elle n'a jamais tenue dans aucune exposition.

Le Rhône fournit une force de 12,000 chevaux transmise par l'électricité à six milles de distance.

On y verra un chemin mû par l'électricité et traversant la galerie des machines, des voitures sans chevaux, des appareils pour la navigation aérienne, une pompe à valves multipliées, des presses pour la fabrication du papier, des essais de la résistance des métaux par l'électricité, et beaucoup d'autres applications de cette force.

Le professeur Picteï présentera ses inventions pour la production d'un froid intense, une température de 415 degrés au-dessous de zéro, et montrera les services que peut rendre une telle température, comme la purification des parfums et des produits chimiques, la guérison de la dyspepsie par le procédé turc, la production et la désinfection d'un gaz éclairage quatre-vingt fois plus puissant que le gaz de houille.

D'autres curiosités seront un village suisse, un square où les spectateurs se trouveront sous l'eau et un chemin de fer de l'Himalaya sur lequel les voyageurs arrivent au sommet d'une immense tour dans un wagon mis en motion par un câble.

La Navigation Interrompue pour l'Hiver à Cronstadt.

Presse Associée.

Cronstadt, 6 décembre—Le port est pris par les glaces et la navigation est interrompue pour toute la durée de l'hiver.

La Chine demande l'intervention de la Russie.

Presse Associée.

Paris, 6 décembre—Une dépêche spéciale de St Pétersbourg publiée à Paris aujourd'hui dit que le gouvernement chinois a demandé à la Russie l'envoi d'un corps d'armée pour écraser la rébellion des Dungans, au cas où la requête serait faite.

On annonce que les rebelles se sont emparés de la ville de Lanchofu, de trente canons, d'une grande quantité de munitions et d'approvisionnements et ont fait deux mille prisonniers.

Dislocation du concert européen.

Grand émoi à Rome.

Presse Associée.

Londres, 6 décembre—Une dépêche de Rome, publiée cette après-midi par le "Pall Mall Gazette", dit qu'une grande excitation a été causée dans cette ville par le rapport courant ouvertement dans les cercles diplomatiques de la retraite de la France et de la Russie du concert des puissances au sujet de la question turque, et des efforts tentés pour la réunion d'une conférence européenne, probablement à Vienne.

La Situation en Corée.